



WALTER STRATE STUDIO

« *Subjectivité à fleur de peau* », « *sens du drame romantique* »... Paul Paray exalte l'image d'Épinal du compositeur « fou ».

L'instinct prévaut, la panique s'installe, mais organisée de main de maître! Munch restitue le tempérament impulsif et la géniale modernité de l'écriture. Une grande référence.

### Beauté des sons

À l'opposé de Munch, Boulez se joue du luxe des timbres de Cleveland: un raffinement des couleurs, mais une émotion sous contrôle dans *Réveries*. Pour BD, « *il calcule chaque paramètre, au risque de paraître moins virtuose que d'autres* », alors que PV « *estime qu'il se laisse griser par la masse sonore. Cela est plus évident encore dans Un Bal, corseté par le multimicro* ». Assurément, la spontanéité n'est pas le point fort de ce chef qui choisit d'éluder la danse. Peu de noirceur et guère de folie dans *la Marche au supplice*. Mais une fabuleuse démonstration d'orchestre. Même dans le finale, Boulez passionne davantage par la beauté des sons et l'intelligence de la mise en place. Avouons notre admiration, à défaut d'avoir été captivés. Une lecture caractéristique du Boulez « dernière manière ».

Davis offre la lecture la plus complète de l'écoute, associant beauté et folie, grandeur et clarté. À thésauriser.

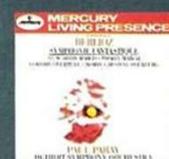
### Puissant

La lecture de Paray avec Detroit fascine tout autant. Elle est de loin la plus narrative, la plus engagée. « *Sa subjectivité à fleur de peau* » (PV), « *le sens du drame romantique* » (BD), tout exalte l'image d'Épinal du compositeur « fou ». *Un bal* est une véritable fête, géniale de vie et de tensions, multipliant les détails illustratifs: « *Faire preuve d'une telle puissance, tout en ayant le geste léger, est un véritable tour de force* », s'enthousiasme BD. « *La course à l'abîme ne sombre jamais dans la caricature* », remarque PV. Dans *La Marche au supplice*, les pupitres deviennent des personnages d'une justesse inouïe. L'extraordinaire prise de son (de 1959!) exacerbe tout ce que la musique contient d'effets inquiétants et grimaçants. Dans le finale orgiaque, il n'y a aucune limite à l'imagination des interprètes. Paray et Davis comblent décidément toutes nos attentes. ♦

Stéphane Friédérich

**LA LECTURE DE PARAY EST LA PLUS NARRATIVE, LA PLUS ENGAGÉE**

## LE BILAN



**1 PAUL PARAY**  
MERCURY  
1959

Le romantisme de Berlioz à l'état pur. Il n'y a aucune limite dans l'imagination des interprètes. Un diamant de la discographie.



**2 COLIN DAVIS**  
PHILIPS  
1974

La somptuosité et la virtuosité d'un orchestre porté par l'élégance du maestro. Du spectacle pur. Une référence.



**3 PIERRE BOULEZ**  
DEUTSCHE GRAMMOPHON  
1996

La modernité de l'écriture magnifiée par la beauté plastique raffinée de l'Orchestre de Cleveland.



**4 CHARLES MUNCH**  
RCA  
1954

La compréhension viscérale et instinctive de Berlioz par le grand chef français. Irremplaçable.

